

Isabelle LUMINET - Catherine SACKUR



VALLONS OBSCURS

• Policier •

Isabelle Luminet
Catherine Sackur

Vallons obscurs

© Isabelle Luminet, Catherine Sackur, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5268-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOÉMIE

Je savais bien en venant au commissariat que personne ne comprendrait. Il fallait bien pourtant que je signale sa disparition.

Mais le policier qui enregistrait ma déposition s'est rappelé que j'étais déjà venue et pourquoi. Alors il s'est arrêté d'écrire, m'a regardée, puis il a dit :

— Rentrez chez vous, Madame. Et soyez tranquille : je vais vous envoyer la brigade des *invisibles*. Vous ne les verrez pas, mais ils seront là.

Quel sale type ! J'avais bien conscience de ce que ma démarche pouvait avoir d'insensé. Il y avait évidemment de quoi me prendre pour une folle. Mais il n'était pas obligé de me parler comme à une demeurée, ni d'éclater de rire avec des regards appuyés destinés aux collègues qui écoutaient. J'ai eu honte et je suis partie.

Vous me dites qu'il faut que je raconte, sans oublier aucun détail. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je n'ai pas beaucoup l'habitude d'écrire... Je comprends pourquoi c'est nécessaire, bien sûr. Vous avez besoin d'explications pour vous convaincre de ma santé mentale. Mais ce que j'ai à raconter risque de produire exactement l'effet inverse. Cette histoire effarante peut m'envoyer directement en hôpital psychiatrique.

Je ne sais pas par où commencer.

Peut-être par la journée du 18 juin. Je m'en souviens parce que c'était le jour du bac. Je suis employée dans une pharmacie de l'avenue Henri-Dunant. La fille des propriétaires, les Neuville, passait l'épreuve de philo. Sa mère voulait être à la maison à son retour pour avoir ses premières impressions et ne pas la laisser seule à ruminer si cela ne s'était pas trop bien passé. Elle ne peut pas confier ce genre de tâche à son mari. Elle ne peut pas lui confier grand-chose d'ailleurs, à part vendre des shampoings et de la parapharmacie.

Ce soir-là elle m'avait laissé le soin de fermer et j'étais donc restée tard au magasin. Quand je suis arrivée chez moi, il était près de neuf heures et pourtant j'habite avenue Alfred-de-Musset, pas loin de mon travail.

Il faut que j'essaie de me replacer dans les circonstances de cette soirée pour expliquer au mieux l'inexplicable. Je dois retrouver les sensations...

Alors voilà : quand j'ouvre la porte de chez moi, une intuition fugace. Il s'est passé quelque chose en mon absence. J'enlève mes chaussures et fais le tour de l'appartement sans bruit. Bien sûr, il n'y a personne et aucune trace. J'essaie d'analyser mon impression première : une odeur ? Je ne sens rien d'autre que mon eau de toilette... Un bruit ? Tout est silencieux. À cette heure-ci dans l'immeuble tout le monde est rentré chez soi, sauf madame King, ma voisine de palier, qui passe la journée chez elle, mais sort toujours en fin d'après-midi. Elle rentre beaucoup plus tard. Je la rencontre parfois quand je me suis attardée avec Jean-Luc mais ce n'est pas bien souvent. Jean-Luc est comme moi, il aime se coucher tôt. Mais lui, c'est seulement pour faire une petite sieste avant de prendre son service de nuit au Novotel d'Acropolis.

Je parcours encore une fois l'appartement en chaussettes en inspectant chaque recoin. Aucune présence. Rien ne manque, rien n'a été déplacé et malgré tout je ne peux pas m'enlever de l'idée que quelqu'un est venu.

Pourtant, personne d'autre que moi n'a les clés. Même pas Jean-Luc. Du reste, pourquoi les aurait-il ? Nos relations sont-elles suffisamment intimes pour que je lui confie mes clés ? Je ne sais pas dire quelles sont mes relations avec Jean-Luc. Est-ce que c'est important ? J'y reviendrai peut-être.

Si j'essaie d'analyser ce que j'ai éprouvé ce soir-là, je suis obligée de reconnaître que ce n'était pas tout à fait nouveau. Depuis que j'ai emménagé dans ce grand deux-pièces que les pharmaciens louent à leurs employées, je ne suis pas franchement à l'aise. Je n'arrive pas à me sentir chez moi. Il est vrai que c'est un meublé et que la décoration un peu vieillotte n'est pas celle que j'aurais choisie mais j'en ai l'habitude. Quand je vivais à Saint-Étienne, j'habitais un meublé du même style et tout se passait très bien. C'est peut-être la vie à Nice qui ne me convient pas. Pourtant, j'ai réalisé mon rêve en venant vivre dans le midi. La ville est magnifique, la température, idéale. J'aime me promener dans les rues...

C'est quand je rentre chez moi que tout va mal. La solitude peut-être ? Retrouver une maison vide, sans personne pour m'attendre, sans personne à attendre... C'était le cas à Saint-Étienne, mais c'est la ville où je suis née, j'y étais chez moi... Oui, tous les déracinés doivent éprouver ce sentiment d'isolement.

Dois-je vraiment vous raconter mes états d'âme ? Vous avez dit qu'il ne fallait oublier aucun détail, alors je ne sais pas ce qui est important...

Il n'empêche que ce soir du 18 juin, c'était un peu différent, comme impression. J'y reviens...

Je cesse d'explorer l'appartement, j'essaie d'avalier quelque chose, je me mets au lit. Impossible de trouver le sommeil. Je me sens oppressée. Il n'y a plus personne, certes, mais il reste une présence diffuse, impalpable. Quelqu'un a pu venir en mon absence. Comment ne pas trembler à l'idée qu'on puisse s'introduire chez moi ? Tout cela n'est peut-être que le fruit de mon imagination. Il faut que je vérifie avant d'en parler à qui que ce soit. Je me promets de rentrer plus tôt le jour suivant.

Mais le lendemain, l'angoisse me paralyse. Je sors plus tôt de la pharmacie mais, arrivée au pied de mon immeuble, je n'ose plus monter. J'hésite à appeler Jean-Luc pour lui demander de m'accompagner. Il va penser que j'ai besoin de lui. Je n'en ai pas envie. J'ai peur qu'il ne se sente trop en confiance après.

Je sors avec Jean-Luc depuis six mois. Quand je dis *je sors*, il ne s'agit vraiment que de sorties : cinéma, restaurant de temps en temps. Deux ou trois fois, il m'a invitée à aller boire un verre chez lui. Mais nous ne sommes pas allés plus loin. Il n'est jamais venu chez moi. C'est peut-être ce qui me retient de l'appeler pour lui demander de m'accompagner. Il se peut que son intrusion dans mon espace intime me fasse peur.

Entre deux peurs, il faut choisir. Je prends mon courage à deux mains et je monte, seule.

Je fais beaucoup de bruit sur le palier pour me donner du courage, pour laisser à un éventuel visiteur le temps de s'enfuir par le balcon. Madame King colle son oeil derrière le judas. Pour une fois j'en suis heureuse. Sa présence me rassure.

Cette fois, c'est une certitude : on s'est introduit chez moi en mon absence. En plus de mon parfum, une très vague odeur. Elle ne peut pas venir de l'extérieur, je ferme toujours les fenêtres avant de partir et elles sont très étanches. Du palier ? Non, l'effluve est légèrement plus marquée dans la salle de bains que dans l'entrée. Il n'y a personne. Seulement cette odeur, pas désagréable, mais impossible à identifier. Pourtant, j'ai le nez fin d'habitude. Mon eau de toilette se superpose et trouble mon analyse. Demain je ne me parfumerai pas.

Je sais que je suis peureuse. Il n'est pas étonnant que cette présence qui s'insinue chez moi me terrifie. Ma mère se moquait déjà de moi quand j'étais

petite, avant de disparaître avec son Jules. Elle disait que même une fourmi m'épouvantait. Ce n'était pas vrai. Je n'avais pas peur des animaux. J'avais peur des gens. J'avais peur des rêves aussi. Je faisais des cauchemars effroyables et je criais la nuit.

Longtemps, j'ai cru que c'était à cause de ces terreurs nocturnes que ma mère était partie. Elle a dû être sacrément dégoûtée alors, parce qu'elle n'a plus jamais cherché à me voir ! Aujourd'hui, la colère a pris le pas sur la culpabilité : j'en veux terriblement à cette femme. Pourquoi avoir des enfants si c'est pour les abandonner ? Mon père était chauffeur routier. Il a dû changer de travail pour pouvoir s'occuper de moi. Mais il n'a jamais retrouvé d'emploi stable. C'était dur financièrement à la maison.

Je parle trop de moi, et vous attendez du concret. Alors, l'odeur... J'ai pu m'en faire une idée le lendemain. Mais comment la décrire ? Elle évoquait le grand air. Un mélange d'herbe et de terre. Peut-être que la personne qui était venue chez moi avait simplement ouvert les fenêtres. Mais l'avenue Alfred-de-Musset, même si elle comporte quelques jolis jardins, n'est pas franchement située en pleine nature. Le parc Chambrun est à cinq cents mètres à vol d'oiseau, les effluves pouvaient provenir de là-bas. Pourtant, je n'avais jamais senti cette odeur d'herbe chez moi auparavant.

Pendant quelques jours ensuite, je n'ai plus rien décelé. L'impression de présence étrangère s'est estompée. J'ai pris quinze jours de congé en août et je n'ai pas quitté Nice. Bizarrement je n'avais aucune envie de partir en vacances : je préférais rester pour surveiller. Je suis quand même sortie des après-midi entiers pour visiter des expos ou me promener au bord de mer mais au retour rien de spécial ne s'était produit.

J'ai été très dure envers moi-même pendant cette période. J'ai pensé que j'étais beaucoup trop impressionnable, que je n'arrivais décidément pas à me comporter comme une adulte, que je continuais à croire aux méchants qui se cachent sous les lits, que j'avais rêvé toute cette histoire. Plus grave encore, je me suis accusée de m'être inventé une aventure pour embellir mon quotidien minable.

Seulement, le jour où je reprends mon travail, début septembre, le visiteur revient : un tiroir de la commode entrouvert, le dentifrice posé sur le lavabo au lieu d'être rangé dans le verre à dents... Il peut s'agir d'une distraction de ma part. Il faut que je sois plus soigneuse. Demain je réfléchirai à tout et je prendrai des

photos. Ce soir je vais me coucher. Va-t-il réussir à perturber mon sommeil de plomb ? Bien sûr que oui ! De nouveau cette idée obsédante : quelqu'un est venu...

Je vous passe la période qui a suivi, les photos de toute la maison prises matin et soir, leur examen à la loupe pour voir si un objet avait été déplacé d'un millimètre... Le visiteur, s'il y en avait un, prenait toutes ses précautions pour effacer ses traces.

Ne trouvant rien, je me suis lassée de photographier. Mais l'odeur, elle, continuait à m'assaillir chaque fois que je rentrais chez moi, bien plus nette depuis que je l'avais identifiée. L'intrus continuait ses visites.

J'ai eu recours au bon vieux stratagème du cheveu en travers de la porte. Le soir, il était tombé mais peut-être que le chewing-gum s'était desséché. Ce n'était pas vraiment une preuve.

Qui pouvait s'amuser à entrer chez moi en mon absence ? Un voisin ? L'immeuble est plutôt tranquille. Au rez-de-chaussée à droite : un couple de gens très âgés à qui je rends parfois service en leur faisant des courses. Ils se déplacent difficilement et je ne les vois pas monter deux étages pour venir chez moi en mon absence. À gauche, une femme seule avec deux enfants, qui trime toute la journée pour arriver à joindre les deux bouts. Même s'il lui venait l'envie d'aller persécuter une voisine, elle n'en aurait pas le temps. Au premier, l'appartement de droite est à la vente et celui de gauche appartient à des Italiens qui ne viennent que pour Noël. À mon étage, le dernier, il n'y a que madame King et moi. Madame King a bien des défauts et elle aimerait sans doute savoir comment je suis installée. Il est vrai que je ne l'ai jamais invitée à entrer chez moi. Mais de là à se rendre coupable de violation de domicile... Les voisins étaient hors de cause, j'en étais sûre. J'allais devoir trouver une autre explication.

Mais je n'en avais aucune à laquelle me raccrocher. Je ne comprenais pas. C'était le plus effrayant. J'ai retrouvé mes cauchemars d'enfant. Pour les éviter, j'ai repoussé de plus en plus l'heure du coucher. J'ai perdu peu à peu le sommeil.

Un soir, un événement se produit. Je me souviens de la date, le 5 octobre, parce que j'avais lu Nice-Matin ce jour-là. Au milieu des serpents de mer habituels de la vie niçoise, le loup du Mercantour qui a fait un carnage, le

doublement de l'autoroute A8 qui a encore changé de tracé, la mosquée En-Nour qui a reçu ou pas l'autorisation d'exister, j'avais noté l'ouverture du salon du livre de Mouans-Sartoux et je m'étais promis d'y faire un tour le lendemain.

Le soir donc, en sortant du travail, je longe comme d'habitude le parc Chambrun pour rentrer chez moi. Passé vingt heures, les grilles sont fermées, les lieux, déserts. Le quartier est sinistre. J'inspecte toujours avec une certaine appréhension l'immense escalier qui mène au temple de l'Amour et, autour, les ombres noires du grand cèdre et des ifs qui se découpent sur le ciel. Je vérifie systématiquement que personne ne me guette de l'intérieur. La clôture n'est pas infranchissable. Et si quelqu'un surgissait devant moi et me barrait la route ? L'espace est bien dégagé au niveau de l'escalier mais plus loin, dans la rue Chateaubriand, la végétation empêche de voir qui peut se cacher dans le parc.

Ce soir-là, tandis que je longe les grilles, je sens une présence derrière moi. Il ne fait pas encore bien nuit. Je me retourne, je ne vois rien. Malgré la douceur de l'air, il n'y a pas de promeneurs dans la rue. Les gens dînent... Dès que je reprends la marche, j'entends de nouveau des pas feutrés.

La peur monte. Je me mets à courir en regardant en arrière. Ce faisant, je bouscule une femme d'un certain âge qui sort ses poubelles sur le trottoir. Heureusement, je ne lui ai pas fait trop mal. Je la relève. Sa présence me calme. Je lui demande de m'excuser et je lui raconte. Elle me dit :

— Ce sont encore ces drogués ! Ils se réunissent tous les soirs dans le parc. Ils laissent traîner leurs seringues. Les mamans se plaignent d'en trouver dans les bacs à sable. La police fait des rondes parfois mais ils reviennent toujours. Ils vous ont suivie pour essayer de vous faucher votre sac. Ils sont toujours à la recherche d'argent pour se payer leur dose.

Je rentre chez moi sans encombres après cet incident mais ce qu'elle m'a dit m'accompagne pendant tout le trajet.

Je bâtis un premier scénario. Ces drogués peuvent savoir que je travaille dans une pharmacie, que je possède la clé de l'armoire aux produits réglementés, méthadone, buprénorphine et autres substituts très prisés des junkies. Peut-être qu'ils me suivent depuis longtemps. Et si c'étaient eux qui visitaient mon appartement dans la journée en espérant y trouver des médicaments ? L'odeur d'herbe et de terre pourrait bien être celle de ces habitués du parc Chambrun. Mais qui peut raisonnablement penser que je cache des produits